

Vladimir Jankélévitch

Jankélévitch est né en 1903 dans une famille d'intellectuels juifs russes qui avait fui les pogroms antisémites dans leur pays. Son père, Samuel, médecin fut l'un des premiers traducteurs de Freud en France, également traducteur des œuvres de Hegel et Schelling. Vladimir Jankélévitch entre en 1922 à l'École normale supérieure où il étudie la philosophie ; il y a pour maître Léon Brunschwig (1869-1944). En 1923, il rencontre Bergson avec qui il entretient une correspondance. Reçu premier à l'agrégation en 1926, Jankélévitch est révoqué le 18 juillet 1940 comme n'ayant pas la nationalité française « à titre originaire », puis destitué une seconde fois en vertu du statut des juifs en décembre 1940. Il en sera marqué à vie, qui écrit régulièrement : « Pour moi qui ait eu la chance inouïe, inestimable, de n'avoir pas été à Auschwitz, et dont les parents n'ont pas été déportés, c'est un devoir sacré de témoigner. Inlassablement. »

Le mal a occupé dans son œuvre une place particulière.

Texte

Le mal, être **insaisissable, intermittent et fugace** comme l'intention même qui l'habite, le mal survient sans se faire annoncer, puis disparaît sans laisser de traces, le mal **s'approche, s'éloigne, revient**, absence présente, il n'a l'air mauvais que de loin, en gros ou dans sa démarche, vu de près et en détail, il est en somme plutôt sympathique, immobilisé dans sa morphologie statique et hypostasiée dans sa structure actuelle, il prend l'air innocent et il apparaît comme un hôte de bonne compagnie. **Les stigmates de la méchanceté ne sont pas toujours visibles sur le visage bonasse du bourreau.**

CHERCHER LA THÈSE

Le texte ne se présente pas comme un texte philosophique, il prend plutôt l'allure d'un texte littéraire. Néanmoins, il y a une thèse et elle est simple, et elle concerne le mal, et la difficulté de le reconnaître et de l'identifier.

L'être du mal est précisément de ne pas se laisser appréhender et d'être protéiforme au point même de prendre les apparences du bien : celle de l'innocence. Il n'a pas l'air dangereux, du moins pas vu de loin, d'où son caractère dangereux, on ne s'en méfie pas.

La dernière phrase tranche par son caractère plus concret : le visage du bourreau.

Le mal est menteur.

Analysez les adjectifs :

Insaisissable : il est donc difficile de l'identifier et donc de s'en défendre.

Intermittent : l'adjectif redouble l'idée qu'on ne peut l'appréhender ; il disparaît aussi vite qu'il est venu ou plutôt qu'il s'est donné à voir.

Fugace : là encore, son caractère impalpable, léger, passager, volatil est renforcé.

Comment appréhender ce qui ne se laisse ni voire dans la lumière, ni appréhender, ce qui n'a aucune stabilité, aucune consistance. Sans être totalement invisible, il est comme « clignotant ». Autrement dit, il « existe », il a une réalité, mais elle ne se laisse ni voir, ni appréhender.

Il est donc difficile de s'en défendre, car pour se défendre d'un ennemi, il faut pouvoir le voir durablement.

On ne peut donc le combattre. Pour combattre un ennemi, il faut pouvoir le repérer.

L'essence du mal pour Jankélévitch, c'est le mensonge.

Hannah Arendt reprendra cette idée de la « banalité du mal ».

Cette définition va à l'encontre d'une tradition théologique qui récuse toute existence ontologique du mal. Ce qui ne signifie pas qu'il n'existe pas de mal physique, moral ou spirituel (saint Augustin).